

























































# LES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG,

Ou Entretiens

SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL

DE LA PROVIDENCE.

---

## PREMIER ENTRETIEN.

---

Au mois de juillet 1809 , à la fin d'une journée des plus chaudes , je remontais la Néva dans une chaloupe , avec le conseiller privé de T\*\*\* , membre du sénat de Saint-Pétersbourg , et le chevalier de B\*\*\* , jeune Français que les orages de la révolution de son pays et une foule d'événements bizarres avaient poussé dans cette capitale. L'estime réciproque , la conformité de goûts , et quelques relations précieuses de services et d'hospitalité , avaient formé entre nous une liaison intime. L'un et l'autre m'accompagnaient ce jour-là jusqu'à la maison de campagne où je

passais l'été. Quoique située dans l'enceinte de la ville, elle est cependant assez éloignée du centre pour qu'il soit permis de l'appeler *campagne* et même *solitude*; car il s'en faut de beaucoup que toute cette enceinte soit occupée par les bâtiments; et quoique les vides qui se trouvent dans la partie habitée se remplissent à vue d'œil, il n'est pas possible de prévoir si les habitations doivent un jour s'avancer jusqu'aux limites tracées par le doigt hardi de Pierre I<sup>er</sup>.

Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile que nous vîmes *badiner*. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier; soit que réellement, comme je le crois,

































































































































































































































































n'avoir jamais pu se toucher? Je pourrais vous montrer dans l'un de ces volumes manuscrits que vous voyez sur ma table, plusieurs pages chargées de mes pieds de mouche, et que j'ai intitulées *Parallélismes de la langue grecque et de la française*. Je sais que j'ai été précédé sur ce point par un grand maître, *Henri Etienne*; mais je n'ai jamais rencontré son livre, et rien n'est plus amusant que de former soi-même ces sortes de recueils, à mesure qu'on lit et que les exemples se présentent. Prenez bien garde que je n'entends point parler des simples conformités de mots acquis tout simplement par voie de contact et de communication : je ne parle que des conformités d'idées prouvées par des synonymes de sens, différents en tout par la forme; ce qui exclut toute idée d'emprunt. Je vous ferai seulement observer une chose bien singulière : c'est que lorsqu'il est question de rendre quelques-unes de ces idées dont l'expression naturelle offenserait de quelque manière la délicatesse, les Français ont souvent rencontré précisément les mêmes tournures employées jadis par les Grecs pour sauver ces naïvetés choquantes; ce qui doit paraître fort extraordinaire, puisqu'à cet





























































































*cette puissance de l'ame où réside le mal, et sans remettre en liberté celle qui est le séjour et l'organe de la vertu.)*

Toutes ces idées se rencontrent en effet dans le *Phèdre* de Platon. (Opp., tom. X, p. 286 et 341.) Ce dialogue singulier ressemble beaucoup à *l'homme*. Les vérités les plus respectables y sont fort mal accompagnées ; et *Typhon* s'y montre trop à côté d'*Osisis*.

## V.

(Page 87. Tout le genre humain vient d'un couple. On a nié cette vérité comme toutes les autres. Eh ! qu'est-ce que cela fait ?)

Newton, qui peut être appelé à juste titre, pour me servir d'une expression du Dante, *MASTRO DI COLOR CHE SANNO*, a décidé qu'il n'est pas permis en philosophie d'admettre le *plus* lorsque le *moins* suffit à l'explication des phénomènes, et qu'ainsi un couple suffisant pour expliquer la population de l'univers, on n'a pas droit d'en supposer plusieurs. Linnée, qui n'a point d'égaux dans la science qu'il a cultivée, regardede même comme un axiome : *que tout être vivant ayant un sexe, vient d'un couple créé de Dieu dans l'origine des choses* ; et le chevalier W. Jones, qui avait tant médité sur les langues et sur les différentes familles humaines, déclare embrasser cette doctrine *sans balancer*. (Asiat. Research. in-4<sup>o</sup>, tom. III, page 480.) Voltaire, fondé sur sa misérable raison de la diversité des espèces, a soutenu chaudement l'opinion contraire, et il serait excusable (n'était la mauvaise intention), vu qu'il parlait de ce qu'il n'entendait pas. Mais que dire d'un physiologiste cité plus haut (p. 64, note VI), lequel, après avoir reconnu expressément la toute-puissance du principe intérieur, dans l'économie animale, et son action altérante lorsqu'il est lui-même vicié de quelque manière, n'adopte pas moins le raisonnement grossier de Voltaire, et s'appuie de la stature d'un Patagon, de la laine d'un Nègre, du nez d'un Cosaque, etc., pour nous dire gravement que, *suiuant l'opinion la plus vraisemblable*, LA NATURE (qu'est-ce donc que cette femme ?) a été déterminée par des lois primordiales dont les causes sont inconnues, A CRÉER diverses races d'hommes.

Voilà comment un homme, d'ailleurs très habile, peut se trouver enfin conduit par le fanatisme anti-mosaïque de son siècle à ignorer ce qu'il sait et à nier ce qu'il affirme.































































































Pombal ? Ce qui suit sur *le privilège de la santé et d'une plus longue vie*, est peut-être une des preuves les plus terribles de la force d'un préjugé général sur les esprits les plus faits pour lui échapper.

Mais il est arrivé au P. Berthier ce qui est arrivé à Leibnitz, et ce qui arrivera à tous les hommes de leur sorte ; c'est de se réfuter eux-mêmes avec une force, une clarté digne d'eux ; et de plus, quant au P. Berthier, avec une onction digne d'un maître qui balance Fénelon dans les routes de la science spirituelle. En plusieurs endroits de ses œuvres, il reconnaît que sur la terre même il n'y a de bonheur que dans la vertu ; que nos passions sont nos bourreaux ; *que l'abîme du bonheur se trouverait dans l'abîme de la charité* ; que s'il existait une ville évangélique, ce serait un lieu digne de l'admiration des anges, et qu'il faudrait tout quitter pour aller contempler de près ces heureux mortels. Plein de ces idées, il s'adresse quelque part à Dieu même ; il lui dit : *Est-il donc vrai qu'outre la félicité qui m'attend dans l'autre vie, je puis encore être heureux dans celle-ci ?* Lisez, je vous prie, les œuvres spirituelles de ce docte et saint personnage ; vous





















































































































plus ou moins obscures de toutes les nations, me fournisse une démonstration suffisante; je suis prêt à croire, et peu m'importe que *trois* ne soient pas *un*, car ce n'est pas de quoi il s'agit, mais de savoir si *trois personnes* ne peuvent être une *seule nature*, ce qui fait une tout autre question.

## LE SÉNATEUR.

En effet, la contradiction ne pouvant être affirmée ni des choses, puisqu'on ne les connaît pas, ni des termes, puisqu'ils ont changé, où serait-elle, s'il vous plait? Permis donc aux Stoïciens de nous dire que cette proposition, *il pleuvra demain*, est aussi certaine et aussi immuable dans l'ordre des destinées que cette autre, *il a plu hier*; et permis à eux encore de nous embarrasser s'ils le pouvaient, par les sophismes les plus éblouissants. Nous les laisserons dire, car l'objection, même insoluble (ce que je suis fort éloigné d'avouer dans ce cas) ne doit point être admise contre la démonstration qui résulte de la croyance innée de tous les hommes. Si vous m'en croyez donc, M. le chevalier, vous continuerez à faire chez vous lorsque vous y serez, les prières des *Roga-*



































































































seul mystère de la nature, qu'on ait expliqué je ne dis pas par une cause, mais seulement par un effet premier auparavant inconnu, et en s'élevant de l'un à l'autre. Imaginez le phénomène le plus vulgaire, l'élasticité, par exemple, ou tel autre qu'il vous plaira choisir. Maintenant je ne suis pas difficile; je ne demande ni les aïeules ni les trisaïeules du phénomène, je me contente de sa mère; hélas! tout le monde demeure muet; et c'est toujours (j'entends dans l'ordre matériel) *proles sine matre creata*. Eh! comment peut-on s'aveugler au point de chercher des causes dans la nature, quand la nature même est un effet? tant qu'on ne sort point du cercle matériel, nul homme ne peut s'avancer plus qu'un autre dans la recherche des causes. Tous sont arrêtés et doivent l'être au premier pas. Le génie des découvertes dans les sciences naturelles consiste uniquement à découvrir des faits ignorés, ou à rapporter des phénomènes non expliqués aux effets premiers déjà connus, et que nous prenons pour cause; ainsi, celui qui découvrit la circulation du sang, et celui qui découvrit le sexe des plantes, ont sans doute l'un et l'autre mérité de la science; mais la découverte des faits n'a rien de commun









































































































































































































































































































































































